



Nous étions 5 à préférer le cinéma au jardinage ce lundi 28 février, et nous avons eu le plaisir de rentrer dans la salle sans masque, pour la première fois depuis...

Le film qui nous attendait n'a pas fait l'unanimité, mais a en majorité reçu un bon accueil. Le pitch : Pierre, oncologue, 45 ans, marié et père de famille, tombe amoureux de la belle Shona, 70 ans, énigmatique. L'histoire se passe à Lyon où habite Pierre, Paris, où elle habite et un endroit retiré d'Irlande où elle possède une maison. Cette idylle inattendue rencontre deux problèmes majeurs : le chagrin de Jeanne, la femme de Pierre et la maladie de Shonna, atteinte de Parkinson.

La réalisatrice a pris le parti étrange de tourner un film sombre (manque de lumière) et pas très esthétique (rencontres dans des lieux sans charme, appartements tellement chargés que l'oeil ne sait pas où se poser pour être bien, cadrage qui ne met pas en valeur), peut-être pour nous obliger à ne regarder que nos deux tourtereaux.

Nous, les 5 spectateurs, qui ne sommes pas tout jeunes, avons été sensibles à cet amour compliqué à cause de la maladie, et de la différence d'âge.

Nous sommes deux sur cinq à, sans détester le film, avoir eu du mal à rentrer dedans, et être sensibles à quelque chose de « pas tout-à-fait normal » : le copain Georges, brillant médecin chercheur, très atypique, un peu alcoolique, pas beau, et dragueur de toutes jeunes femmes, la fille de Shonna, qui exerce une fonction importante au sein du gouvernement, et qui n'a pas du tout la tête de l'emploi, les enfants, ni très beaux, ni très attachants, mais qui reflètent peut-être le mal-être de leurs parents. En revanche, Jeanne, la femme de Pierre, est solaire, et nous offre de très jolies scènes d'une très grande sensibilité.

Lors de notre débat, chez Martial et Danielle qui nous ont gentiment ouvert les portes de leur maison, nous avons dit que, seule une femme pouvait tourner un tel film. Elle a fait un film très personnel, intéressant à voir, et que vous aimerez un peu ou beaucoup, selon votre sensibilité.

Catherine Sirguey

